

trente-deux ans ; son âge et son grade juraient ensemble, comme il le disait souvent. Il s'était cependant distingué sur dix champs de bataille depuis son entrée au service, c'est-à-dire depuis la campagne d'Egypte, qu'il avait faite à seize ans, sans trop savoir quel vent de fortune l'emportait à la suite de Bonaparte. L'Espérance était un de ces enfants perdus, si nombreux à l'époque convulsionnaire dont nous parlons. Il n'avait aucun souvenir de ses premières années. Un père, une mère, une patrie étaient à ses yeux des fables touchantes inventées pour amuser les esprits oisifs et attendrir les cœurs faibles. Tout ce que sa mémoire pouvait lui rappeler du passé, c'était un camp républicain au milieu duquel il s'était éveillé un jour, et dont il suivit les régiments. Comme il avait une bonne figure, un courage précoce, les soldats le nommèrent François l'Espérance, nom qu'il avait toujours conservé et dont il était très fier.

Un des grands étonnements du capitaine était de n'avoir pas reçu deux grosses épaulettes de général de brigade, au milieu de tant de glorieuses journées qu'il avait traversées. Cette réflexion quotidienne donnait à sa physionomie un peu de dureté. Parfois son regard était sombre ; ses manières brusques témoignaient d'une impatience intérieure et continuelle. Cependant, par une bizarrerie inexplicable, le seul officier de son régiment pour qui il se sentait un attachement sérieux, était ce jeune colonel Richemont, que la fortune gâtait avec une folle tendresse. De son côté Richemont s'était pris d'une vive amitié pour ce *brave l'Espérance*, aussi franc buveur au bivouac que dragon intrépide dans la fumée et sous les éclairs du canon. Le capitaine connaissait son métier en praticien ; toute son instruction se bornait à une habitude consommée de manœuvres de cavalerie, et aux connaissances réglementaires d'un régiment. Ses lectures n'allaient pas au-delà des bulletins officiels du *Moniteur*, de certains ouvrages érotiques qu'il portait dans les fontes de sa selle, à côté de ses pistolets. Il appelait ces sortes de livres ses *petits camarades*, et dans les longues marches, c'était eux qui l'aidaient à tuer le temps, en attendant que le temps ou un boulet vint le tuer lui-même.

Richemont et l'Espérance arrivaient donc au pont du Gard par un de ces beaux soleils d'automne qu'on ne retrouve que dans le midi. Ils

mirent pied à terre, livrèrent leurs chevaux aux soins du dragon qui les suivait, gravirent une des deux collines auxquelles touchent les deux extrémités de l'aqueduc romain. Tout le monde sait que cette imposante construction fut élevée par les ordres et sur les plans d'Agrippa, celui qui gagna la bataille d'Actium, épousa Julie, fille d'Auguste, et bâtit le Panthéon.

Richemont, officier fort instruit, expliquait l'origine du pont du Gard au capitaine l'Espérance, qui l'écoutait avec assez de nonchalance pour lui prouver que s'il estimait à un très haut degré son amitié, il faisait peu de cas de son érudition. Parvenus à la cuvette supérieure de l'aqueduc, ils s'assirent sur une dalle, et contemplèrent à loisir le panorama pittoresque qui les entourait. Le Gard, ou Gardon, grossi par les pluies, roulait à cent cinquante pieds au-dessous d'eux ses folles ondes, et sur la grande route, aux extrémités du pont romain, des muliers chantaient leurs mélancoliques refrains.

—Quelle musique ! dit le capitaine l'Espérance en s'étendant sur les mousses desséchées de l'aqueduc. Et il s'endormit. Richemont s'était assis sur un quartier de travertin, et, les bras croisés sur sa poitrine, il contemplait la vaste campagne, laissant flotter à la brise la noire crinière de son casque. Avec un peu d'illusion et de bonne volonté, on l'eût pris de loin pour l'ombre d'un guerrier antique rêvant sur une ruine romaine.

Le colonel était en ce moment bien plus préoccupé de l'avenir que du passé. A cette époque des victoires et des conquêtes, les incertitudes du lendemain venaient cependant planer quelquefois autour des plumets et des drapeaux.

Le grand empereur de la guerre le savait bien, lui, qui incessamment éperonnait son cheval et poussait en avant ses régiments ivres de gloire.

—Il a bien raison de nous mener ainsi, se disait à lui-même Richemont. Le repos d'un jour nous épouvanterait. La France est une lionne rugissante ; du moment où elle cessera de mordre et de crier, ses ennemis rassurés l'abattront à coups de pique. C'est une belle chose que la guerre, puisqu'on se dévore dans la paix. Que ferais-je, par exemple, moi, de mes vingt-quatre ans, sans fortune, sans appui dans le monde, sans attachement sérieux ?... L'Empereur nous connaît bien, nous tous ses jeunes soldats, puisqu'il nous jette aux victoires sans trêve ni merci. Et celles-là sont de belles amours !